

A person in a red jacket and dark pants is seen from behind, skiing down a snowy slope. The skier is leaving tracks in the snow. In the background, there are snow-covered evergreen trees under a clear sky. The overall scene is a winter landscape.

**Maurice Chappaz**

# LA HAUTE ROUTE DU JURA

**De Bâle à Genève à skis**

*Avec un itinéraire complet  
par le guide Jean-René Affolter.  
Photographies de Marcel Imsand.*

EDITIONS

**24 heures**

# **L'eau, l'air, la terre, le feu du Jura**

Une conversation  
avec Paul-Eugène Rochat



ancien préfet de La Vallée

Ce sont ces quatre éléments qui constituent le principe et le fondement de toute matière, de toute créature, de tout pays. Et les connaître, c'est connaître l'esprit même de ces créatures, de ces pays. La Vallée, cette vallée par excellence dans le relief des combes, des chaînons et des vallons du Jura, dans les grands traits des surfaces aplanies et fuyantes, dans cette ondulation des bancs rocheux parallèles, cette mer de plis en ses croupes et ses creux (les *anticlinaux* et les *synclinaux*, comme les nomment les géologues), La Vallée est la plus majestueuse vague de forêts sombres avec l'éclaircie et le silence d'un lac. Je l'aime, j'ai besoin d'en sentir le goût, ce goût du Nord sans lequel je ne peux me plaire. Rien de plus déchirant pour moi (car je désire l'aventure, or on dit par exemple de la femme, de la mafia, d'une île: elle est du Sud...), rien ne me donne plus de nostalgie anticipée quand il neige dans mes pays, ou qu'il y a cette âcre et douce odeur de pluie ou de mousse pourrie dans l'arrière-automne, que de songer à m'en éloigner. A partir vers ce qu'on appelle les plages, les oasis, les paradis où d'ailleurs à cette douteuse époque de l'année le soleil est sans saveur, paralysé par un faux froid grisâtre? A demain les cigales? Paradis et C<sup>ie</sup>! Ah non, donnez-moi plutôt mes «moins trente», où, en tirant sur ma pipe, si je crache j'expédie un glaçon devant un sapin.

Contrepoint, une goutte de gentiane dans la prochaine ferme!

A la vôtre, Paul-Eugène!

Je vous propose de dire l'air, la terre, le feu et l'eau. Pour caractériser tout ce que ce pays peut porter ou

*L'eau, l'air,  
la terre,  
le feu du Jura*

transporter de puissant, de mystérieux, d'archi-ancien, il me semble que la terre, ce sera les ossements d'un mammoth, l'air un cyclone, le feu de terribles incendies avec un humour aussi à «moins trente», et l'eau des disparitions et des résurgences en de fantastiques trajets.

2 — Le plus antique Combier est le mammoth de  
s Praz-Rodet découvert le 17 mai 1969 dans une gravière  
s par un attentif conducteur de pelle mécanique. Il est  
10 h 30. La benne a dégagé et brisé un objet inhabituel  
au sommet d'une butte graveleuse, à 1 m environ sous la  
surface du sol. Monsieur Coquoz stoppe et descend  
immédiatement de son siège. Il tend le bras et récolte  
quelques morceaux d'un matériel assez tendre, à patine  
brune et cassure blanche, sans rapport avec les racines  
de sapin pourries trouvées parfois dans le gravier.

— L'alerte est donnée?

— La chose inconnue passe de l'homme à la pelle au propriétaire de la gravière, du propriétaire à un Docteur du Pont, scientifique fouineur consulté qui identifie immédiatement une défense de mammoth.

— L'exploitation de la gravière continue?

— Oui, avec prudence, silence et curiosité. Rien. Puis le matin du 20 mai une nouvelle défense apparaît au front de taille 1 m en arrière de la première. La seconde défense est en connexion avec l'os, c'est-à-dire que tout le squelette est là. Le travail est arrêté à l'instant même. Le Musée géologique de Lausanne se rend sur place. Mais les os humides dans leur gangue de sable et de gravier sont très tendres et très fragiles. En séchant ils deviennent plus durs en surface mais aussitôt se fragmentent et tombent en poussière. Il s'agira de filtrer minutieusement la gravière pendant un mois. Chaque pièce est dégagée au pinceau fin, séchée, puis imprégnée de résine, enrobée de paraffine bouillante, emmaillotée dans des bandes de gaze, armée parfois d'un treillis métallique.

— En Sibérie, on libère dans les glaces des mam-moths absolument intacts, comme dormant, les chairs et les longs poils recouvrant les os, dans l'estomac les

herbes fraîches pas encore digérées mais tout s'écroule en quelques instants, tout tombe à peine découvert en putréfaction.

— On trouve aussi du renne près du Brassus. Les deltas vers Chez-Tribillet ont livré un bois de renne qui pourrait être contemporain de notre mammouth. Lequel couché sur son flanc droit, les pattes dirigées au nord-est, a rendu le souffle en regardant la Dent de Vaulion, il y a 10000 ou 15000 ans, à l'endroit précis où il a été retrouvé.

— On dirait la description d'un guerrier mort et par-dessus la dépouille, qui tient comme un rêve, passent et repassent les petits papillons jaunes des tourbières. Malraux nous interpelle! Pieusement conservés jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les églises et monastères en tant que reliques des saints géants (Saint-Christophe!), les ossements des mammouths fossiles nous faisaient prier et processionner. Mais les bêtes préhistoriques, les héros s'attardent dans notre inconscient. Pour moi tout rappel de l'immense inlandsis, des calottes glaciaires quand elles n'avaient pas encore fondu, des toundras à graminées d'où s'élevaient quelques pins et bouleaux rabougris me donne de la curiosité à vivre et peut-être à mourir... Notre civilisation qui ne sait que noter la pourriture n'est qu'un instant.

— La Sèche de Gimel dans la Combe des Amburnex abrite une mousse et un saxifrage particuliers. Leurs sœurs ont migré dans les régions arctiques au moment du retrait des glaciers; ces deux plantes trouvèrent, elles, une équivalence dans nos marais où l'évaporation continue de l'eau à la surface de la tourbe crée un microclimat très froid.

(Je ressens cette glaciation qui traverse nos épaules, étreint nos poumons à certains passages à skis de fond, vers le soir, au creux des vallons. Mais Paul-Eugène entame un autre récit.)

— Le 26 août 1971 à 14 h 30 on allume les lumières dans les maisons et les usines. Ça arrive quelquefois en été. Les nuages sur le lac étaient laiteux et compacts.

*La diagonale  
du cyclone*

— Voilà bien cette force de l'ombre, ce clignement polaire de la nature qui personnellement me rafraîchit.

(Paul-Eugène me toise de ses yeux gris-bleu d'une force sereine qui conjurent ou ne cillent pas devant l'imprévisible.)

— A 15 h 22 ma pendule s'est arrêtée. Et ça a duré quelques secondes, une demi-minute peut-être.

— Quoi donc? Que s'est-il passé?

— Un gigantesque coup de chapeau du vent d'ouest, un cyclone!

Les vaches d'Aubert franchissent au vol la route. Les veaux d'un agriculteur au Crêt-Meylan sont aspirés hors de leur parc et le souffle les dépose indemnes de l'autre côté de l'Orbe. Claude le facteur en tournée vers Chez-Jacob est saisi par la tourmente sur le seuil de la carrosserie Piguet et projeté au fond de l'atelier dans les bidons de peinture. L'asphalte des petits chemins se soulève et se plaque dans l'herbe. Les voitures et les camions disparaissent d'un garage et la carte TCS de la petite Fiat de Daniel sera ramassée à... Grandson! Des poutres et des bottes de paille circulent dans le ciel. (En 1890 deux chars de planches sont arrivés dans le canton de Neuchâtel.) L'érable centenaire à l'entrée du Casino du Brassus s'envole. Les forêts sont couchées, sont rasées de L'Orient au Mollendruz et plus loin encore selon une ligne de grain de 30 km sur une largeur de 200 à 800 m qui perce comme un tournevis à une vitesse folle. Cent cinquante mille mètres cubes de bois ou 550 hectares de sylviculture pilés! A 15 h 30 le vent s'affaiblit et la pluie se met à tomber. Mais c'est le déluge, les grêlons gros comme des œufs de poules tonnent et roulent sur les toits vacillants. Les lignes électriques, les poteaux, les pylônes cessent d'exister. Les trombes d'eau noient les fermes.

— Et on voit à 17 h 30, on me l'a raconté, comme une marionnette une vache égarée sortir, à travers un fouillis de sapins entrecroisés, de la petite forêt de l'ancien cimetière du Brassus.

— Les secours s'organisent aussitôt. La «mobilisa-

tion» communale. La lumière a été rétablie dans la nuit par la SEVJ, la Société électrique du Val de Joux.

(Un ange passe.)

— Et le feu, Paul-Eugène?

— La glace brûle! La glace brûle! Ce cri a fait rire les deux rives du lac de Joux le 1<sup>er</sup> avril 1927.

*Le feu est un démon*

— Quel poisson d'avril!

— Un poisson aussi gros que le mammouth. Mais oui! C'est vrai, la Glacière est en flammes! Les bûchers près du Pont, dans lesquels on entreposait des blocs de glace sous une couche de sciure et de copeaux de bois ont pris feu. Une petite industrie locale a cessé de vivre. Chaque hiver une couche de glace dont l'épaisseur peut atteindre 60 cm se forme sur les deux lacs de Joux et Brenet. On la découpait en morceaux à la main avec des scies, telles celles des scieurs de long, qui descendaient à la verticale. Le geste est le même. Un Anglais rencontra les scieurs de glace sur le lac par grande froidure. Les nez fument, les oreilles piquent. On baisse les bonnets en peau de martre. Alors l'Anglais s'approche et ouvre son gousset. Il fait une fleur à un grand diable qui remercie et lui chuchote quelque chose, en lui montrant le trajet de la scie montant, descendant dans la glace. «Ah oui! bon!» Il donne encore 20 francs pour celui qui est en dessous...

Les hôpitaux et les brasseries appréciaient beaucoup la pureté de la glace du Val de Joux. Pendant les étés chauds un train-glacière circulait quotidiennement entre le Pont et Paris. Les expéditions annuelles s'élevèrent à 40000 tonnes. Ce trafic dura jusque une année ou deux avant la guerre.

— J'imagine ce petit train au charbon, avec son panache de fumée blanche, les wagons humides comme des bières, suintant aux portes, bondés de blocs de glace. Et le feu le premier avril. Quoi de plus surréaliste que le passé!

— Mais le feu détruisit fermes et villages. Trente-quatre bâtiments du Lieu fondirent plus vite que la glace au siècle dernier. Coup de vent sur une allumette jetée

intentionnellement par un ouvrier de campagne congédié. Certains avaient faim et soif au temps des foins. Alors «Je n'ai pas besoin de toi, va ton chemin!» dit le fermier. Il est allé. Il fut arrêté mais il nia. Faute de preuves, il fut libéré mais 50 ans après sur son lit de mort, il a fait venir le Préfet et il se confessa. «C'était bien moi l'incendiaire mais je n'avais visé qu'une ferme.» Comment un homme seul aurait-il pu avouer l'incendie d'un village entier, d'un bourg!

— Dieu a fait le reste comme dans les légendes de tant d'alpages bénis puis maudits, ensevelis sous les éboulis, les avances des glaciers, emportés par les torrents. Un pauvre avait passé à qui on avait refusé l'aumône. Malheur! C'était Jésus!

— Reste qu'il faut trouver ici son paradis dans le calcaire et l'épicéa, dans une terre qui s'ouvre. Le secret du Jura, c'est son eau.

— Où sont les sources? Où vont les eaux?

— Nous apercevons si nous parcourons le Jura une multitude de dolines, d'emposieux, de baumes, c'est-à-dire des entonnoirs happant les pluies, les ruisseaux, des cavités verticales reliées au réseau fluvial intérieur. Trois cents gouffres connus fendillent les pâturages, les plus profonds plus de 100 m, plus de 500 m, ils trouent le Jura entre le Mont-Tendre et le Noirmont.

— Il y a deux Jura.

— Il y a un «Jura pelouse» et un «Jura rocheux» là où le massif calcaire travaillé autrefois non par de petits glaciers locaux (à l'est) mais par une calotte glaciaire très puissante, s'est ensuite fissuré, corrodé, creusé sous les eaux de pluie. Et le voilà, voilà ce Jura aride et rude malgré l'importance des précipitations. Car l'eau disparaît dans les structures, non seulement les traînées de pluies, les sources qui se promènent, mais les rivières. Un vaste bassin souterrain s'anime et restitue plus loin...

— ... «les nymphes émues», selon le mot de Rilke désignant des bisses et de petites cascades près de Muzot.

— «Les nymphes» comme tu dis ressortent discrète-

ment entre les éboulis ou alors en jaillissement à la vauclusienne. Ainsi l'Orbe née du lac des Rousses, après avoir serpenté en d'innombrables méandres à travers les pâturages, les forêts, les tourbières s'efface complètement dans le lac de Joux qui n'a pas d'écoulement visible. Et puis rebondit avec fracas hors de la roche près de Vallorbe. Une superbe résurgence!

— Voilà le Jura, cette terre qui sent toujours la neige, qui a gardé intact le mammoth, ce ciel qui balaie soudain un pan du monde, cette glace qui brûle (c'était une sorte de galéjade du Nord, c'est-à-dire un drame), et maintenant ces eaux si précieuses qui se cachent. J'aime ce pays sévère, à la fois mélancolique et chaleureux. Je pense toujours à Knut Hamsun en le traversant... Un vagabond joue en sourdine.

— Pays de pluie et d'aridité, parsemé de mille puits. Mais les grottes de l'Orbe sont une merveille. Des spéléologues, des plongeurs ont suivi la rivière, l'Orbe, comme on suit un cheval qui galope dans la nuit, et découvert d'étranges châteaux intérieurs avec leurs cascades, leurs lacs verdâtres, leurs siphons, de vastes salles avec des piliers et des milliers de concrétions calcaires, ces fascinants goutte-à-goutte de l'ombre.

— Voilà l'eau, la prière du Jura.

Nous nous promenons, Paul-Eugène et moi. Il est à la fois l'homme des bois racé et le civilisé le plus accompli. J'admire sa démarche si souple, avec un faux air de lenteur, prête pour le bond. Il a le menton énergique, les yeux gris-bleu très clair. Il respire la force sereine et la bonté. J'aime cette détermination que je sens dans l'être entier avec une sorte de joie et de sourire perceptible dans l'accent, qui est l'accent d'un terrien quand il parle. Je dis Paul-Eugène mais il parachève une carrière de Préfet de La Vallée.

— Quel est votre rôle?

— Humaniser l'administration et les lois. Et garder l'autorité, comme disait le Conseiller d'Etat Despland.

*Paul-Eugène*

Eh bien, Paul-Eugène est l'autorité simple et sans faille faite homme par la grâce de Dieu et l'unanimité d'un pays. Nous parlons de ses amis, les gens du Val de Joux qui ont ce regard des forêts, l'œil à la fois un peu contemplatif et un peu oiseau de proie. Ils ont la profondeur et le sérieux de la solitude et nous sommes émus par quelqu'un qui vient de rentrer au village. Mais rentré dans une boîte de sapin pour le culte, pour l'enterrement, le défilé sur la route un peu plus loin que l'école et l'épicerie, un homme seul, pas même un vieil homme, qui avait perdu ses parents, quitté la ferme, la fabrique et était parti pour Genève. Il n'avait plus qu'un neveu qu'il ne voyait plus. Et voici son dernier billet, il rappelle : « qu'il ne voulait pas d'enterrement mais qu'il demandait de disperser ses cendres au vent, avec discrétion ». On le surnommait « La Souris » tellement il était effacé et disparaissait sans qu'on s'en aperçoive après être apparu sans bruit dans un coin. Cette non-violence est plus cruelle, va plus loin dans le tragique qu'un coup de fusil. C'est le Nord ça aussi. La joie justement dans ces pays sera communautaire, s'exprimera par la puissance inégalée des chorales, l'élan sportif des foules sur les pistes de fond. La nature joue un rôle intime et social.

— Comment envisagez-vous ici le tourisme ? demandais-je à Paul-Eugène. Chez nous (en Valais) où les fêtes religieuses ont disparu, les anarchistes conscients tentent de résister à la grande vague utilitaire, aux troupeaux qui piétinent la dernière anémone. Toutes les autorités économiques ou autres (s'il y en a) désirent se vendre. On dit : « Achetez le soleil, achetez la neige, achetez les lacs... » Chez vous avec votre religiosité qui est aussi profane, avec votre esprit de famille au sens large ? votre éducation qui n'ignore pas l'écologie ?

— La Vallée est justement allergique au tourisme de masse. Il y a une crainte de cette forme de tourisme. La population marque une grande réserve. On veut bien accepter l'individu, l'homme que l'on devine sensible à la beauté. Faire exception pour la sincérité. Mais nous avons tous ce souci de ne pas rompre, en acquérant de la

clientèle, l'équilibre culturel ni l'environnement. Nous ne souhaitons pas transformer inconsidérément nos mœurs. Ainsi dernièrement l'aménagement a été refusé à un groupe hollandais qui prétendait à un lotissement pour une centaine de villas.

— Je suis frappé que ce soit justement le vrai groupe indigène qui s'oppose à ces faux groupes de spéculation étrangère. Mais nous, nous avons des paradis à vendre à l'échelle internationale. J'entends encore ce juge réputé me dire: «Le Valais? Le mayen de l'Europe!» Ou cet autre déclarer à la télévision: «Des millions de touristes, c'est notre chiffre.» Le résultat? Le pain et la lèpre. Un pain qui moisit ou qu'on ne mange plus avec le même plaisir.

— Une crise d'ailleurs survient. Nous cherchons à y parer par une diversification des industries. Et où l'individualité se marquera à La Vallée ce sera dans un artisanat exceptionnel. L'horlogerie a des difficultés. On a repris la fabrication de certaines montres dites à quantités qui montrent le parcours des étoiles, des lunaisons. Il faut une année à un homme pour en construire une entièrement. Il y eut et il y a des artisans de génie. Témoins ces bergers qui installèrent dans un chalet d'alpage derrière une petite fenêtre leur établi devant les sapins et apprirent tout seuls, leur école primaire terminée, à se servir d'une table de logarithmes, à tracer épures et plans, à poser en termes mathématiques des problèmes très compliqués et à les résoudre sur une matière travaillée, ciselée échappant presque à la loupe. Quel esprit et quel doigté! Une montre unique au monde a été construite à La Vallée. Pour celle-là il a fallu plus de cinq ans et ils se sont mis à trois ou quatre compagnons sous la direction d'un maître horloger, Henri-Daniel Piguet du Sentier. Veux-tu que je te la présente en bref, en partie? C'est une montre de 920 pièces détachées pour le mouvement seul. Sur l'une des faces tu pourras lire les jours de la semaine, les jours du mois, les mois de l'année et les phases de la lune. Sur l'autre tu auras le temps sidéral, périodique et civil. Deux coupures exposent le lever et le

*Le ciel dans la  
main —  
Merveille d'une  
montre*

coucher du soleil. Au centre une carte céleste dans un ovale montre les constellations visibles au firmament au moment même qu'elles apparaissent dans ta main. Et puis en passant les heures et les quarts un carillon sonne sur quatre timbres: c'est le carillon de Westminster.

— Et les années bissextiles? Qui changent encore au tournant du siècle...

— La montre se rectifie d'elle-même chaque 4 ans, puis chaque cent ans. Les calculs sont compris dans les rouages. Certaines montres du même artisan...

— Quel artiste fameux! Il y a un côté Léonard de Vinci chez les Combiens.

— ... offrent à la fois les notations du calendrier julien et du calendrier grégorien.

— Mais qui peut s'offrir ces chefs-d'œuvre qui, j'imagine, valent le prix d'un château?

— Il y a des amateurs éclairés aux Etats-Unis, et puis les sultans, les émirs. La montre est évidemment en or et les artisans du Val de Joux calquent le mouvement de la montre sur le ciel de la Mecque, étoiles pour étoiles, lune pour lune, soleil pour soleil.

— J'admire ces hommes d'une humble grandeur, d'une vraie grandeur (c'est le signe quand tu as de la plénitude et non du creux, savoir ne revendiquer aucune gloire) qui ne gravent même pas leurs noms sur le boîtier mais inscrivent celui de la maison, de la firme qui leur commande ces ouvrages parfaits. Il y a aussi un côté cathédrale chez les Combiens. Je pense d'ailleurs aux forêts. Parle-moi du Risoux.

— La Vallée, c'est la montre et le sapin. Le Risoux est le plus grand domaine forestier de Suisse, près de 2500 hectares d'un seul tenant.

— De quoi se compose la forêt?

— Il y a du hêtre, de l'érable et du sapin surtout, essentiellement de l'épicéa, le sapin rouge. Le sapin blanc ou le vuarne avec ses aiguilles plates, plus brillantes, et dessous on trouve les morilles, s'arrête à partir de 1200 m. C'est un bois de charpente, l'épicéa un bois de menuiserie.

— L'emploi de ces arbres? On m'a parlé de la mer et de la musique? Quels reflets de l'univers sur ce pays fermé, isolé, d'une austère douceur!

— Les épicéas du Risoux sont typiques. Ils ont acquis des caractères héréditaires. Ils poussent comme des cyprès, comme des chandelles. Pour se protéger contre les chutes de neige, les branches tombent. Sur nos crêtes, ça souffle aussi comme sur la mer. Or les épicéas recevant les courants les plus durs s'étaient comme protégés, cuirassés contre le vent. Les constructeurs de barque qui appréciaient les longs fûts du Risoux avaient remarqué que le côté exposé au sud-ouest des sapins rouges était beaucoup plus resserré quant à leurs fibres. Sur une coupe, tu verrais les cernes beaucoup plus rapprochés. Et alors les bateliers du Léman avaient l'habitude d'établir leurs antennes, celles qui portaient la voile latine, en les disposant de telle façon que ces cernes étroits soient contre le vent.

La poussée des sapins au Risoux est très lente. De juin à août, et la journée beaucoup plus que la nuit. Un ingénieur français a cerclé des arbres, il les a pris dans une ceinture de métal aux deux extrémités reliées par un fragment extensible, et greffé tout ça à un appareil de mesure dont l'aiguille marquait l'intensité. La sève, il l'a vérifié, monte avec plus de force sous l'effet de la chaleur et la lumière.

Les sapins rouges sont très particuliers, leurs branches serrées, descendantes empêchent d'autres branches de pousser sur dix mètres. Les troncs sont alors sans nœuds sur cette distance. Et le côté nord est encore sans branches, à cause du soleil absent. Ce bois est d'une telle finesse que pendant des siècles La Vallée a fabriqué des brantes pour Lavaux, des gerles pour Neuchâtel, des seilles, des bossettes. On fendait le tronc du côté serré sans presque avoir besoin de le raboter. Les épicéas étaient précieux pour la facture des instruments de musique: tables de pianos, violoncelles et violons. Chaque année, une ou deux personnes viennent choisir du bois ici. Il y a l'Anglais aux violoncelles, «J'aimerais

une plante suffisamment large». Car il faisait couper en long le bois, et ensuite des lamelles étaient découpées. Pour choisir parmi les plantes abattues quelqu'un donnait avec le doigt une chiquenaude au bout de la plante tandis que lui, l'Anglais, collait l'oreille à l'autre bout et jugeait de la transmission du son. Il choisissait selon la qualité de la résonance. Avec un vuarne on peut donner un coup de hache, on n'entendra rien.

— Il faut être futé pour choisir les fûts!

— Les boisseliers du Risoux misaient toujours contrairement aux apparences les lots de vieux arbres aux pointes cassées. Pourquoi? Parce qu'une pointe qui se cassait transmet au milieu du tronc une pointe de pourriture qui retardait la croissance de l'arbre. La masse des fibres sera donc plus serrée.

Nous nous promenons toujours au bord du lac. Et je respire ce pays, je le vois et je l'entends à travers les pensées à voix haute de Paul-Eugène qui allument mon regard.

— Le lac prend les teintes des forêts, d'un bleu-vert très clair par grand soleil quand les sapins ont bourgeonné, ou alors une aile sombre, par exemple en mai.

— Oui, on nommait autrefois les forêts: «Les Joux noires», d'où ces forêts qui à l'ouest rendaient impénétrable la frontière avec la Franche-Comté.

— Un décret du gouvernement bernois en 1646, à cet effet, a placé le Risoux sous protection. On peut pique-niquer en famille sous les branches de certains grands arbres qui ont poussé lors de «l'occupation».

— Quel silence par ce temps un peu noir comme aujourd'hui, entre la neige et la première herbe!

— La Vallée est restée elle-même. Les saules mettent leurs mouchets. On perçoit tous les petits bruits, celui qui fixe une goupille à son tracteur. Les oiseaux...

— Une solitude humaine.

— Qui change de celle de l'hiver. Quand il fait moins 30 dans les petites combes d'en haut, moins 25 dans les villages.

— Il y a des sautes de températures, des sautes de climat ici? ou l'hiver et l'été sont-ils absolument tran-

chés, débordant sur les autres mois comme s'il n'y avait presque que deux saisons?

— L'automne est très marqué, peut-être plus que le printemps. Mais pour les sautes de climat, certes! Au début de mars, ce mois-ci, un grand coup de vent du sud et la température a passé de dessous zéro à plus dix, vers le soir! Mais la neige peut survenir en toute saison. La surprise peut être très rare mais elle guette. Je te montrerai de petites lithographies des églises combières sous leur aspect d'hiver. Elles sont de l'été.

Une date éloignée mais dont on se souvient. Le 28 août 1896 la neige est venue dès le matin et a enseveli Les Charbonnières et Le Pont. Elle a tenu toute la journée et disparu le lendemain.

— Est-ce qu'on rencontre beaucoup de plantes alpines au Jura?

— Maintenant plus qu'avant. Le vent amène les graines. Où il y en a le plus c'est au Crêt de la Neige.

— Chez nous, les rivières, le Rhône jouent leur rôle aussi dans la grande dissémination des plantes.

— Les vents touchent de très loin le Jura. Une année, toute la neige du Mont-Tendre était rosée: une éruption volcanique.

— Si tout un royaume végétal est dispersé et essaime parfois très loin (d'où vient par exemple ce rhododendron ferrugineux qui croît dans la forêt du chalet à Roch sous le Marchairuz?)...

— Elle est très rare au Jura cette espèce installée près de ce gouffre dit la Baume à la Rose.

— ...mais parallèlement aux plantes donc, est-ce que des races se sont infiltrées dans les populations du Jura? Je ne pense pas aux migrations actuelles. Plus avant, au Moyen Age?

— Si les traces de Sarrasins nous ont souvent fascinés dans les Alpes, on observe des indications de leur présence jusqu'ici. Il y a le Crêt Mathiez Sarrazin dans le voisinage du Risoux. Et le pont des Sarrazins, et Sarrageois-lès-Mouthe. Un vieux chemin de Juriens à Vaulion s'appelle encore le Vi-Sarrazin.

*La piste  
« romano »*

— Comment le peuplement du Jura a commencé?

— Les vallées ont été d'abord des vallées de monastères. Et ces monastères étaient des relais de la route entre Saint-Claude et Agaune. Il y avait une piste, la «piste romano», la piste monastique des hautes joux. L'Abbaye, Le Lieu ont été fondés par les moines.

— Les moines ont en quelque sorte inauguré la première piste de fond. Avec les Sarrasins comme équipes rivales. Ceux-ci les suivaient, comme les loups les cerfs, depuis la Provence où ils avaient débarqué en s'emparant de tous les cols et en occupant les fonds de vallée. Nous avons tous peut-être une petite goutte de sang maure. En tout cas l'art de la piste est un art de La Vallée. Ne revenons pas sur ce que chacun connaît, mais j'ai connu dans mes séjours au Marchairuz le ski de minuit.

— «On va boucler la saison à la pleine lune» disaient les Piguet. La tenancière de l'hospice préparait les bricelets et la crème. En général dès la fin de l'hiver, dès que le clair de lune s'annonçait, après le travail on se donnait le mot à deux ou trois par téléphone. On montait en isolé, on descendait en groupe.

— Je me rappelle mon étonnement la première fois. Je séjournais là-haut. J'ai vu l'auberge se remplir vers les huit heures du soir. Des jeunes, des vieux, il en venait. Plusieurs dizaines de paires de lattes sentant le fart s'alignaient contre le mur extérieur. Ce fut une soirée extrêmement cordiale entre connaissances, entre gens d'un même pays et d'une même nature. Vers la fin des fondues et des gentianes l'un ou l'autre guignait au carreau. «Qu'attendent-ils?» demandais-je au patron de l'hospice — «La lune!» Et quand elle apparut entre deux nuages la salle se vida. Je suivis la troupe sur la neige bleue. On glissait très vite parfois sur la route, parfois sur les pentes dont il fallait deviner la brusque douceur, dans cette demi-lumière comme une vapeur changeante, surpris par le velours de quelques grands sapins. Un skieur nous précédait, Charles-Paul qui avait je crois dépassé les 90 ans et que je croisais tous les

après-midi sur les hauteurs boisées et les alpages. Il avait la sagesse et la santé d'un vieux chef indien.

— Il monte tous les jours sans exception au Marchairuz en hiver depuis Le Brassus. A 96 ans je l'ai rencontré et il m'a confié: «J'ai fait une bêtise, j'ai acheté une nouvelle paire de skis de fond.»

— Quelle endurance! Mais le peuple de La Vallée, classes sociales mêlées, sortant des usines ou des bureaux, est un rude et joyeux peuple à skis de fond.

— Ou sortant du berceau. J'ai connu le petit Georges Piguet, un futur champion romand d'une extraordinaire aisance dans le ski alpin, qui est monté à 40 mois du Brassus au Marchairuz sur ses petites lattes sans peau, dans la trace de ses parents.

— Comment s'entraînent les champions?

— Tout naturellement. L'actuel champion romand de fond habite une ferme, L'Allemagne, il se rend à sa fabrique, à 3-4 km, deux fois par jour en aller et retour à skis. Et puis le soir il fait encore un grand tour. S'entraîner, c'est s'habituer totalement à la neige. Il faut qu'on sente les vallonnements dans les jambes.

— Tu ne distingues pas absolument le ski de fond du ski de randonnée?

— Hors des courses officielles non. A La Vallée, on aime tracer dans la neige fraîche. Partir le matin dans cette neige où les cristaux volent, découvrir les combes, humer la forêt, quelle joie! Les gens des villes ont appris à aller dans les rails et ils exigent cette piste balisée. C'est une contrainte que le Combi n'aime pas. Il aime faire sa trace, il aime avoir sa piste de descente. Entre nous: quelle horreur ces rubans et ces bidons jaunes suspendus aux arbres! Je suis pour la suppression totale (hors quelques rares services) du moto-neige.

— J'ai remarqué cet usage si adroit des lattes de fond à La Vallée dans les terrains les plus escarpés, les ravins, les «creux de l'enfer», ce dédale de trous, de taillis, de racines, dans la grosse neige au pied des grands sapins dans les âpres dépressions entre deux crêtes, ou sur les pentes tôlees, sur les chemins gelés. Ils escaladent,

*Les champions  
naturels*

*Le fond —  
randonnée des  
Combi*

virent comme des bergeronnettes, glissent partout et boivent littéralement les longues distances, ces skieurs qui naviguent presque quotidiennement entre La Givrine et le Mollendruz. «On va prendre un thé.» Et ils indiquent une auberge de forêt à 20 km.

— C'est que l'exercice est effectivement quotidien et commence dès l'enfance. A l'école, les heures de récréations se prennent à skis. Et les classes font une virée dans les bois. Mais attention au brouillard! Une fois on a sonné les cloches. Les écoliers, 10 à 16 ans, de mon père qui était instituteur, avaient été en France vers les Cernicolets. Et quatre ou cinq garçons s'étaient écartés, impossible de les retrouver. Les cloches les ont ramenés.

— Le brouillard rôde souvent?

— Mais alors, si la brume s'étend partout, on va justement faire un tour sur les crêtes, vers le Mont-Tendre. On veut aller voir la mer de brouillard sur le lac avec les Alpes de l'autre côté dans le soleil.

— L'hiver pèse-t-il aux gens de La Vallée?

— Le Combier se réjouit de voir la neige. Il dira plutôt: «Merde, voilà le printemps, les crocus pointent» comme les Piguët. Car le printemps est un mélange de neige et de pluie sur de mauvais chemins.

— Paul-Eugène, tu as participé à tant de randonnées, à tant de courses de toutes sortes. Tu as été champion d'armée avec ta patrouille. Dis-moi ton souvenir sportif le plus aigu?

— Eh bien (l'œil de Paul-Eugène a une étincelle, son visage bronzé d'athlète de grand air se renverse légèrement, la narine frémit, ses épaules sont aussi puissantes dans un fauteuil que sur la piste quand les bras se balancent, les cannes giclant de la neige; nous sommes chez lui à présent, à son foyer, son épouse nous apporte un miel fameux et il me fait penser à l'un de ces compagnons de Jack London, détendu, repoussant une bûche dans le feu, dans la cabane de rondins et s'appêtant à conter sur le mode loustic un souvenir tragique à l'équipe attentive des fondeurs du Grand Nord). Eh bien, c'était au col du Gantrisch, au-dessus de 2000 à la

limite Fribourg-Berne, nous célébrions dans une course le mémorial d'un Suédois. L'allure était rapide. Ce sont des fêtes forcenées, ces courses. J'étais devant. Zag! zag! Le champion Rey me rattrape et tombe en passant devant moi, qui tombe aussi — «Je t'ai fait mal?» — «Vas-y! j'ai rien.» Or il m'avait planté l'un de ses bâtons dans le bas-ventre. J'ai eu le sentiment d'un coup à la tête. Je me relève. Qu'est-ce que c'est? Je vois mon sang qui gicle à deux mètres. C'est l'artère fémorale qui a été touchée. On en a pour deux minutes. Et l'impression d'un coup à la tête provient de la différence de pression par perte de sang. Un coup de bélier dans les artères. «Tu ne vas pas 'crrrever' comme une bête!» On en a pour deux minutes! J'enfile mon petit doigt dans l'ouverture de la plaie et je ligote mon ceinturon dessus. Si je m'évanouis, le petit doigt restera en place. En quelques instants on se vide. Je me traîne, presque en rampant, sur 200 m, jusqu'à un poste. Des camarades s'empressent. Ils cherchent le médecin de la course. C'est un jeune qui vient et qui rit: «L'artère? Hé, hé, il serait déjà mort.» Et il veut me retirer le doigt.

— C'est un tueur inconscient.

— Il me refuse l'hélicoptère. Nous entamons une autre course avec mes camarades. Ils me descendent en luge à l'hôtel du Gantrisch, de là on appelle une ambulance qui me transporte à l'hôpital de Schwarzenburg. Il leur manque le sang AB +. Ils m'adressent à Berne. J'ai toujours mon doigt sur le trou à sang. Au bout de trois heures je gis sur la table d'opération. «On a jamais vu ça!» s'écrie le chirurgien. Et il me restitue 4 litres et demi de vie. Ce qui m'était arrivé avec le bâton de ski de Rey, c'était le coup du boucher. J'étais à la limite des pommes. J'étais vert en arrivant à Berne. Mes pieds étaient déjà froids et l'infirmière les serra contre une cruche d'eau chaude.

— Nom de bleu!

— «Ta voix était toute gentille» me dirent mes camarades. Je mettais toute ma force pour donner des ordres.

Avec le sport les artères gardent leur élasticité. On me les a recousues sans les prolonger par du plastique.

— Paul-Eugène!